Le capital que je ne suis pas !

Mettre l'économie et le numérique au service de l'avenir

Anne Alombert et Gaël Giraud

Fayard, 2024, 198 p., 19 €

Comment penser l'impact de l'intelligence artificielle (IA) dans un contexte écologique, économique et politique *« des plus alarmants »* ? C'est ce que propose cet ouvrage écrit par la philosophe Anne Alombert et l'économiste Gaël Giraud, qui s'attachent ensemble à offrir une perspective critique sur les enjeux liés à l'IA et aux plateformes numériques dans la société contemporaine.

Maintenant de bout en bout la cohérence de cette approche interdisciplinaire, les deux auteurs renvoient dos à dos deux positions extrêmes : la *« technophilie béate »* et la *« technophobie réactive »*. C'est ainsi que, dès les premières pages, le livre propose une démystification de l'IA, soulignant qu'elle n'a rien d'intelligent au sens humain du terme. L'IA, en collectant les savoirs humains, ne fait que produire une moyennisation et encourage ainsi le mimétisme. Tout système d'IA est d'abord guidé par des volontés humaines. Cette critique initiale pose les bases d'une réflexion plus large sur la manière dont nos vies quotidiennes sont transformées en sources de profits par les géants du numérique, et pointe le risque totalitaire des technologies et du capitalisme. Une deuxième alternative à surmonter, afin que s'ouvre une voie médiane pour les démocraties européennes, est celle qui oppose le *« capitalisme de surveillance »* à l'américaine et le *« capitalisme d'État »* à la chinoise.

La première partie de l'ouvrage retrace la généalogie de la capitalisation du monde. Intimement liée à la privatisation et à la financiarisation de l'économie et des sociétés, elle répond d'abord à un objectif d'anticipation des marchés. De la même manière, la capitalisation des *data* (stockées, captées, valorisées) vise désormais à prédire les comportements. Pourtant, cette *« prise de pouvoir sur le réel »* confine souvent à la simple prophétie autoréalisatrice. Alombert et Giraud mettent alors en lumière la congruence inquiétante entre le calcul économique et le calcul algorithmique, révélant comment les utilisateurs des plateformes numériques deviennent eux-mêmes le capital exploité. Loin de représenter un nouveau mode de production économique, les données s'intègrent dans le même processus de capitalisation et de monétisation du réel, jusqu'à produire une forme d'uniformisation d'un individu devenu *« homme-machine »*.

Ces processus d'automatisation sont alors confiés à ce qui est communément

appelé « intelligence artificielle ». Alombert et Giraud pointent très justement le caractère trompeur de cette appellation, qui relève davantage d'un abus de langage que du constat d'une véritable intelligence. En effet, ces processus automatiques sont principalement des gestionnaires de données et des reproducteurs de savoirs : à ce titre, ils ne sont ni indépendants, ni neutres. Ils ne peuvent se passer d'une intervention humaine, qu'il s'agisse des concepteurs de ces systèmes ou encore du champ du *digital labor*, ces petites mains invisibles qui en sont des rouages essentiels. Reprenant les mots de Bernard Stiegler, avec lequel Anne Alombert a travaillé, les auteurs évoquent le fait que tout processus d'automatisation a un effet de *« prolétarisation »*, en réduisant les individus à des automates. Dès lors, l'automatisation et la capitalisation des esprits provoquent une dislocation de la société, une disparition des corps et une automatisation des esprits.

Face aux alternatives binaires sur l'IA, l'ouvrage propose un autre modèle afin de *« mettre l'économie et le numérique au service de l'avenir »*. Il explore ainsi le paradigme des communs numériques et celui de l'économie contributive comme voies possibles pour résister à cette capitalisation des êtres. À contre-courant des volontés capitalistiques des *Big Tech*, les *« communs numériques »* permettent d'imaginer un monde dans lequel la technologie pourrait enfin devenir démocratique, les citoyens ayant les moyens d'intervenir dans les stratégies de développement. Alombert et Giraud proposent également une réévaluation des savoirs et des emplois, en explorant la piste d'un *« revenu contributif »* destiné à rémunérer les activités jugées utiles par les citoyens. Cette prise sur le futur technologique serait d'autant plus pertinente qu'elle répond à l'autre enjeu majeur de notre siècle, la crise climatique. Car les technologies d'IA sont extrêmement gourmandes en matières premières pour leur fabrication, puis en énergie pour leur fonctionnement. Dès lors, des arbitrages deviendront inéluctables entre la poursuite d'un développement effréné du modèle techno-économique actuel et les besoins des populations confrontées à un manque d'eau, de ressources ou d'aides.

Le capital que je ne suis pas ! propose ainsi une analyse critique approfondie mais aussi des pistes de réflexion pour l'avenir. Le maître mot du livre est – contrairement à ce que prétendent les prophètes de l'apocalypse ou ceux du techno-solutionnisme – que rien n'est jamais inéluctable. Tout est toujours affaire de choix politiques. Il s'agit de choisir un *« avenir improbable »*. Un optimisme pragmatique plus que jamais nécessaire.

Adrien Tallent